



**HAL**  
open science

# Idéologies territoriales et pratiques urbaines des riverains de l'ancienne ligne de démarcation de Beyrouth

Myriam Ababsa

► **To cite this version:**

Myriam Ababsa. Idéologies territoriales et pratiques urbaines des riverains de l'ancienne ligne de démarcation de Beyrouth. Reitel B., Zander P., Piermay J.L., Renard J.P. Villes et frontières, Anthropos, pp.14-25, 2002. halshs-00344951

**HAL Id: halshs-00344951**

**<https://shs.hal.science/halshs-00344951>**

Submitted on 7 Dec 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **IDEOLOGIES TERRITORIALES ET PRATIQUES URBAINES**

### **DES RIVERAINS DE L'ANCIENNE LIGNE DE DEMARCATION DE BEYROUTH**

Myriam ABABSA

En 1991, au terme de dix-sept années de guerre civile, Beyrouth était une ville-martyre, au centre détruit et au tissu scindé par une tranchée de ruines de cinq kilomètres de long séparant le secteur musulman à l'ouest du secteur chrétien à l'est, le tout divisé en territoires miliciens. L'homogénéité communautaire de part et d'autre de la ligne de démarcation constituait la séquelle majeure des combats, renforcée par le dédoublement des fonctions politiques et administratives.

Trois ans après la réouverture des rues de Damas et de Saïda à la circulation, j'ai voulu savoir si elles continuaient, pour les Beyrouthins, de diviser la ville en secteurs ségrégués. J'ai pour cela étudié les pratiques territoriales des habitants de Chiah, quartier de la banlieue sud qui fut scindé lors des combats. Mon projet était tant de tracer les territoires pratiqués que de cerner les systèmes de représentation de la ligne de démarcation et les discours contribuant à justifier tel ou tel détour. Quelles étaient les idéologies territoriales de riverains de l'ancienne "*ligne verte*" et comment influaient-elles sur leurs pratiques de la ville ?

L'enquête a porté sur les membres de 106 familles réparties de part et d'autre de l'ancienne ligne des combats. Elle a fait apparaître des dissymétries entre les pratiques et les discours, selon le sexe, l'âge et la date d'arrivée dans le quartier, mais aussi selon les confessions. Ce dernier aspect polémique est à contextualiser : trois ans après la fin de la guerre, les plaies étaient encore vives, et les discours partisans. Aussi faut-il relativiser ce travail, par le choix du terrain, celui de la problématique et la méthodologie.

## **Chiah, quartier emblème de Beyrouth**

Chiah est un quartier de la banlieue sud de Beyrouth dont l'histoire et la morphologie sont emblématiques de celles de la capitale libanaise. Premier axe d'urbanisation méridional de la ville, il était peuplé avant la guerre de classes moyennes, artisans et employés, de confessions maronite et chi'ite, résidant le long de la route de Saïda, dans l'ancien village qui avait été densifié. Il formait une entité à part, tant architecturale que territoriale, dans l'esprit de ses habitants. Ces derniers vivaient en effet une mixité communautaire d'autant plus prégnante que les flux de ruraux attirés par le marché urbain se répartissaient de part et d'autre de leur quartier selon un clivage confessionnel : Chi'ites du Sud Liban à l'ouest et Maronites du Mont Liban à l'est. Cette situation aboutit en 1956 à la division de la municipalité de Chiah en deux unités administratives le long de sa rue principale : Ghobeïreh à l'ouest et Chiah à l'est.

Ces nouveaux habitants étaient en partie employés dans les usines et les ateliers de la route de Saïda (chocolaterie Ghandour, usine de chaussures Red Shoe) qui furent le théâtre de violents affrontements entre l'armée et cinq cents ouvriers en grève en novembre 1972. La municipalité de Ghobeïreh, limitée à l'ouest par les camps palestiniens de Sabra et Chatila, comptait des poches de misères, lieux de contestation sociale exploitée par le Mouvement des Dëshérités de Moussa Sadr. Ce fut dans la partie orientale de Chiah qu'eut lieu, le 13 avril 1975, l'attentat contre un bus palestinien qui déclencha la guerre.

Dès ces "événements", Beyrouth se scinda en deux secteurs le long des rues de Damas et de Saïda, limites administratives de communes aux populations mixtes, mais majoritairement chrétiennes à l'est et musulmanes à l'ouest. Un phénomène d'homogénéisation communautaire eut lieu dès 1975, résultat de déplacements massifs de populations devenues minoritaires dans leur secteur. En 1994, selon l'étude réalisée par l'Institut d'Aménagement de la Région Ile de France, 99 % de la population de Beyrouth ouest était peuplée de Musulmans, et 95 % de celle de Beyrouth est était chrétienne.

Pendant dix-sept ans, les deux rues de Damas et de Saïda furent l'épicentre de la guerre civile, espaces de rupture vidés de tout flux, aux immeubles démembrés atteints de la lèpre des impacts de balle. Les miliciens occupaient les rez-de-chaussée commerciaux dont ils bouchaient les devantures par des parpaings et des sacs de sable. Les combats y furent d'autant plus intenses que les belligérants n'étaient séparés que d'une rue et se connaissaient personnellement. Ces deux rues étaient dotées d'une forte symbolique : aux grandes phases de trêve et d'accord (printemps 1977, début du mandat présidentiel d'Amin Gémayel), leur

réouverture était l'objet d'un rituel de réconciliation nationale, avec défilés et fêtes au carrefour du Musée.

En 1994, l'ancien village de Chiah n'existait plus. Ses immeubles encore épargnés étaient squattés par une population constituée pour moitié de réfugiés du Sud Liban ou du Mont Liban. Le taux d'inactifs y dépassait les 70 %. Il constituait une poche de pauvreté dans laquelle les deux tiers des ménages vivaient avec moins de 350 US \$ par mois, et un tiers avec moins de 235 US \$ (enquête personnelle). La partie ouest était le terrain d'action des organismes caritatifs du Hezbollah.

Au-delà de leurs différences religieuses et politiques, les nouveaux habitants de Chiah présentaient des similitudes socio-économiques et culturelles frappantes. Le nombre d'analphabètes était équivalent de part et d'autre ; l'ameublement des appartements identique au détail près des croix, icônes ou tapis de prière protégeant le logis dès le seuil de la porte ; les rites d'accueil semblables à l'est et à l'ouest. Il s'agissait de la même population se faisant face d'une fenêtre à l'autre, mais sans plus se connaître, exhibant ses particularismes religieux et idéologiques. Quel était le rapport spatial de cette population à son quartier ? Comment construisait-elle sa relation à son territoire, se la représentait-elle et lui donnait-elle du sens ?

### **Une méthodologie de géographie sociale**

Mon hypothèse de travail était que la persistance de la ligne de démarcation devait moins résulter de la permanence de pratiques et d'usages développés pendant dix-sept années au sein du même quartier, que de la représentation dont ce lieu, synecdoque de la guerre, faisait l'objet de la part de ses riverains. Ce travail s'inscrit dans le courant de la géographie sociale qui analyse l'espace par le prisme des représentations que les acteurs s'en font. La représentation se différencie de la perception en ce qu'elle est indépendante de la présence matérielle de l'objet évoqué, et résulte d'un processus de signification accompli au sein d'une culture donnée. Elle est une "création sociale de schémas pertinents du réel" dotant l'objet représenté de sens. Cette création ne peut s'abstraire d'une culture particulière, définie par Clifford Geertz comme le partage d'une même relation signifiant-signifié. Il s'agissait de replacer les représentations de la ligne de démarcation dans le contexte des différentes cultures urbaines propres à l'âge, au sexe, et à la confession des personnes interrogées.

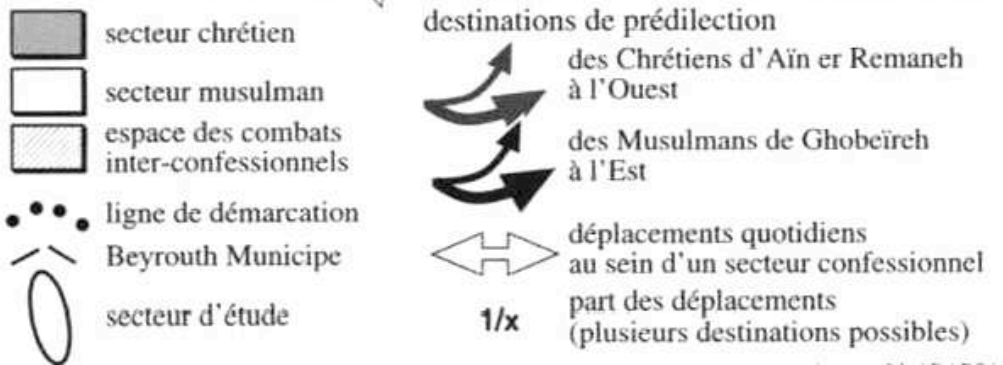
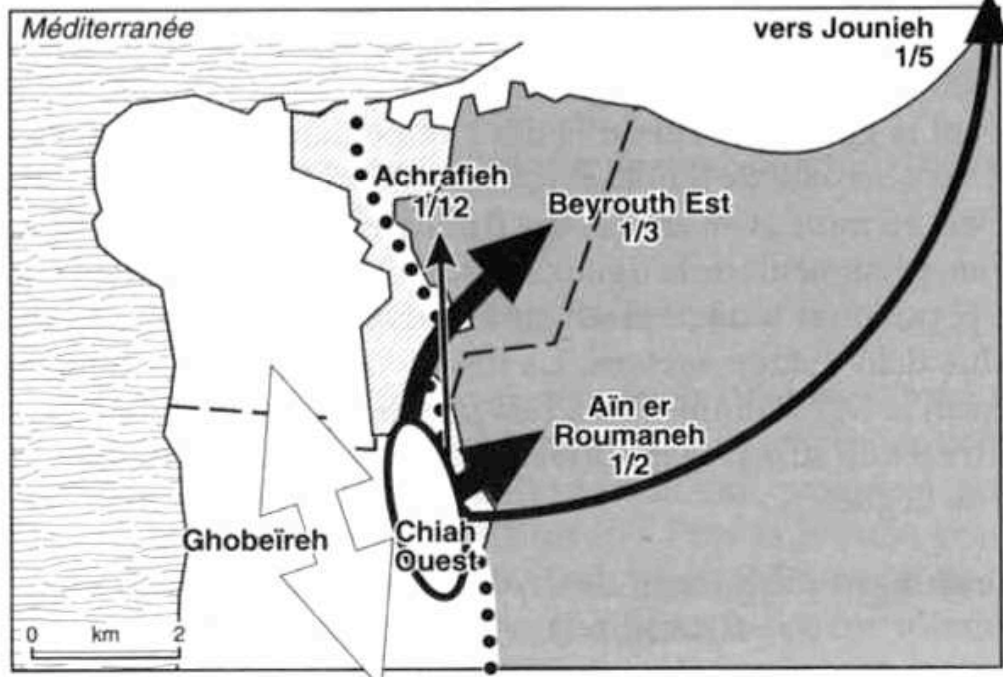
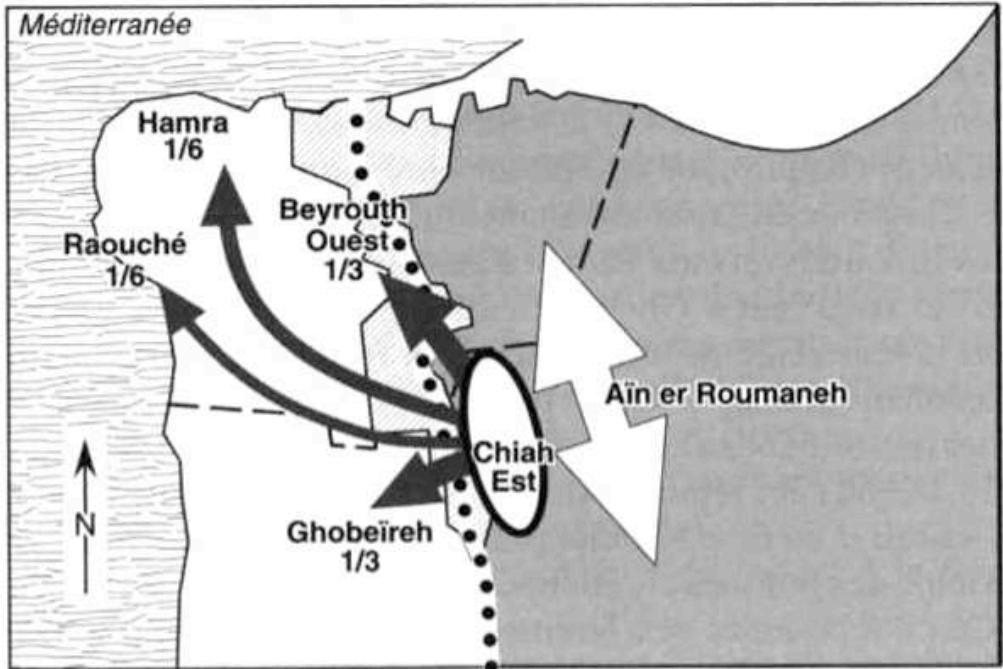
Dans le cas de la ligne de démarcation, les représentations du quartier d'en face ne se

superposaient qu'en partie à ses perceptions. Les premières inféraient les secondes, et en empêchaient la formulation, phénomène décrit par Marcel Roncayolo en ces mots : *"plus que perçu, le territoire est appris par l'individu et construit par des pratiques et des croyances qui sont de nature sociale"* (Roncayolo, 1990 : 189). L'enquête a dans un premier temps porté sur les pratiques territoriales des habitants de Chiah. Quelles formes prenaient leurs territoires vécus quotidiennement ou périodiquement ? Intégraient-ils la route de Saïda et le *"quartier d'en face"* ?

Le deuxième volet de l'enquête consistait à cerner les idéologies territoriales des riverains de l'ancienne ligne de démarcation, c'est-à-dire leurs systèmes d'idées et de représentations leur permettant de saisir leur rapport spatial et de justifier leurs pratiques. Cette notion permet d'associer les informations provenant du milieu à celles produites par une société au sujet de lieux de mémoire patrimonialisés, ou d'événements fondateurs d'une identité commune. *"Instruit, codé, déterminé de la sorte par les idéologies territoriales, l'espace vécu échappe ainsi à la stricte conscience individuelle"* (di Méo, 1996 : 88).

Accompagnée de jeunes filles du quartier, j'ai interrogé les membres de 106 familles habitant des immeubles situés au plus près de la route de Saïda, à raison de deux familles par immeuble et de deux à trois personnes par famille. Il s'agissait majoritairement de femmes dans la mesure où les enquêtes avaient lieu le matin et en début d'après-midi. Ne parlant pas alors l'arabe, j'utilisais le français à l'est et l'anglais à l'ouest, et les jeunes filles me présentaient à leurs voisins et traduisaient mes questions en arabe. Cette population venait de subir une enquête systématique de la part de l'IAURIF et était souvent sollicitée par des journalistes. J'accumulais ainsi les biais, sur-représentation féminine, entretiens plus longs avec les Chrétiens parlant français, incompréhension de l'enjeu de mon travail par la population. Le questionnaire était de plus trop fermé : il comprenait des questions d'état civil, puis des questions ayant trait aux déplacements quotidiens pour le travail, l'école et les courses, enfin le volet suivant consacré à la ligne des combats :

- traversez-vous la route de Saïda ? (tous les jours, chaque semaine, chaque mois, chaque année, jamais)
- pourquoi ? (travail, achats, visite à des amis, à la famille, promenade).
- que ressentez-vous en la traversant ? (rien de spécial, de la joie, de la crainte, autre).
- si le quartier d'en face devenait riche, est-ce que vous iriez plus volontiers ?
- comment percevez-vous l'avenir de votre quartier ? des quartiers voisins ? de Beyrouth ?



## **Des pratiques territoriales dissymétriques**

L'ancienne ligne de démarcation était en 1994 un espace paradoxal, ouvert à la circulation automobile le jour, mais contrôlé par des barrages de police syrien et libanais la nuit ; regagné par une centaine de commerces entre le Bois des Pins et le rond-point de Tayyouné, mais dénué de piétons ; aux immeubles éventrés, mais pourtant habités par des soldats syriens en uniforme qui allumaient des feux de bois dans les étages ; friche urbaine regagnée par une végétation dense d'ailantes et de ricins, fleurie de pancartes indiquant des champs de mines. Une *ligne verte* qui m'inspira d'abord de la répulsion.

Les piétons étaient rares sur cet axe voué à la circulation et au commerce automobiles. Les commerçants y proposaient à des prix élevés des produits destinés à une clientèle motorisée et exogène. Les riverains faisaient leurs achats à l'intérieur de leur quartier. Plus généralement, les pratiques quotidiennes de la majorité de la population néo-urbaine de cette banlieue avaient lieu au sein de leur secteur confessionnel et dessinaient deux cartes symétriques de la banlieue. Sur un total de 117 actifs interrogés, seuls neuf Chi'ites se déplaçaient chaque jour en secteur chrétien "pour le travail", et douze Chrétiens en faisaient autant vers l'ouest.

Les flux transversaux étaient rares. Seules certaines femmes de Chiah est se rendaient à Ghobeïreh en quête de légumes à bas prix. C'était là leur seule raison d'aller "en face", et cela motivait un déplacement sur cinq à l'ouest d'une Chrétienne. A l'inverse, les femmes musulmanes se rendaient à l'Est pour acheter des vêtements (30%). Le tiers des réponses masculines indiquait la visite régulière à des "*amis d'en face*". Cette pratique n'était mentionnée que par un sixième des femmes chrétiennes, et par le dixième des musulmanes. Ce côté casanier des femmes est caractéristique d'un milieu pauvre de néo-urbains.

La population active de la banlieue de Beyrouth restait cantonnée dans son secteur qui comprenait une partie de la ville même, alors qu'avant la guerre les flux d'actifs s'effectuaient au sein de la banlieue, vers la route de Saïda, et rarement vers Beyrouth-municipale.

### *Dissymétrie des flux transversaux*

C'est en mois et en années qu'il convient d'évaluer la fréquence des franchissements de la ligne de démarcation en 1994. Seul le quart de la population totale éprouvait le besoin de se

déplacer chaque semaine dans l'autre secteur. La moitié des personnes interrogées traversait la ligne moins de six fois par an, et plus du sixième avoua ne s'être rendu au mieux qu'une seule fois dans l'autre secteur depuis la fin de la guerre.

Tableau n° 1

*Fréquence de déplacement inter-secteur*

*des habitants de Chiah selon leur confession et leur sexe en 1994*

Musulmans chiites			Chrétiens maronites			
hommes	femmes	OUEST	Fréquence %	EST	hommes	femmes
33,6	12,4	<b>24,2</b>	<b>plusieurs fois / semaine</b>	<b>16,5</b>	25,1	10,8
39,6	24,7	<b>33</b>	<b>1 à 2 fois par mois</b>	<b>24,5</b>	37,5	15,7
73,2	37,1	<b>57,2</b>	<b>plusieurs fois par mois</b>	<b>41</b>	62,6	26,5
19,8	48,1	<b>32,4</b>	<b>1 à 6 fois par an</b>	<b>31,6</b>	28,5	33,7
7	13,8	<b>10,4</b>	<b>1 fois au aucune</b>	<b>27,4</b>	8,9	39,8

(Source : enquête personnelle, janvier à mars 1994).

Deux déséquilibres caractérisaient les flux de part et d'autre de la ligne : les hommes étaient plus mobiles que les femmes, les Chi'ites plus mobiles que les Chrétiens. Plus de la moitié des Chi'ites interrogés se rendaient plusieurs fois par mois à l'Est, contre les deux cinquièmes des Chrétiens vers l'Ouest. Les femmes chrétiennes avaient des comportements extrêmes : elles étaient trois fois plus nombreuses que les Chi'ites à déclarer ne jamais s'être rendues dans l'ancien secteur "ennemi" depuis la fin des combats (14,5% contre seulement 4,5% des Chi'ites).

Au-delà de la route de Saïda, seuls quelques sites touristiques étaient visités de façon ponctuelle par les deux groupes de la population étudiée. Il s'agissait à l'ouest de la falaise de Raouché, dont la corniche est aménagée en promenade aux restaurants luxueux, et du quartier commerçant de Hamra aux théâtres et boutiques renommés, et qui constituait avant la guerre un deuxième centre commercial complètement mixte sur le plan confessionnel. A l'est les déplacements s'effectuaient vers Fourn el Chebak pour ses magasins de vêtements occidentaux (Naf-Naf, Kookai, etc.) ; le quartier arménien d'Achrafié pour ses cinémas ; et la ville chrétienne de Jounié située à 15 km au Nord-Est de Beyrouth pour ses grands complexes de cinémas et ses boutiques de produits de luxe.

Si l'on considère que la pratique quotidienne est un critère décisif d'appropriation et de socialisation de l'espace, le fait que les Chrétiens se cantonnaient dans leur quartier



restreignait leur territoire. A l'inverse, la visite fréquente et à pied de Chiah est par les Chi'ites étendait leur territoire approprié au delà de la route de Saïda. La non-réciprocité de cette superposition des territoires signifiait la persistance de la ligne de démarcation en 1994.

### Les idéologies territoriales

Quel que soit le type de déplacement considéré, les Chi'ites de Chiah manifestaient une plus grande mobilité que les Chrétiens. Quelles étaient les clefs de leur idéologie territoriale justifiant de telles pratiques ? Les réponses à la question "*que ressentez-vous en traversant la route de Saïda ?*" permettent de les cerner. Elles se répartissent selon des critères de normalité, d'habitude, de connaissance et de propreté.

Tableau n° 2

*Raisons invoquées par les habitants de l'Ouest justifiant leur mobilité vis-à-vis de la ligne*

Femmes (73)							Hommes (42)					
Ouest	normal	joie	peur	n'aime pas	propre calme	aucune habitude	normal	joie	peur	n'aime pas	propre calme	aucune habitude
0-25 ans	8	3	2	2	3		3	1	2		2	2
25-40 ans	18	1			8	3	8	1		1	4	
40-60 ans	12	1			9	1	9				6	
> 60 ans	2						2	1				
<b>%</b>	<b>54,8</b>	<b>6,9</b>	<b>2,7</b>	<b>2,7</b>	<b>27,4</b>	<b>5,5</b>	<b>52,4</b>	<b>7,2</b>	<b>4,7</b>	<b>2,4</b>	<b>28,6</b>	<b>4,7</b>

*Raisons invoquées par les habitants de l'Est justifiant leur mobilité vis-à-vis de la ligne*

Femmes (78)							Hommes (33)					
Est	normal	joie	peur	n'aime pas	propre calme	aucune habitude	normal	joie	peur	n'aime pas	propre calme	aucune habitude
0-25 ans	3		4	1	3	5	2			5	1	
25-40 ans	7		5	7	4	3	10		1	4		
40-60 ans	5		7	7	6	3	2	1		1	2	
> 60 ans	2	1	1	2	1	1	2		1			1
<b>%</b>	<b>21,8</b>	<b>1,3</b>	<b>21,8</b>	<b>21,8</b>	<b>17,9</b>	<b>15,4</b>	<b>48,5</b>	<b>3</b>	<b>6,1</b>	<b>30,3</b>	<b>9,1</b>	<b>3</b>

(Source : enquête personnelle, janvier à mars 1994).

Les représentations de l'autre partie de la ville justifient et résultent de la mobilité des personnes interrogées. Les personnes dont l'espace vécu se superpose à l'espace activé et qui se cantonnent dans leur quartier de la banlieue sud sont peu enclines à découvrir l'autre partie

de la ville. Les discours prennent le pas sur les perceptions directes, qu'ils infèrent. La méconnaissance générale de l'autre partie de la ville résulte aussi du refus de se rendre dans un espace où rien ne les attache. Ce refus est souvent appuyé par un discours proclamant l'altérité foncière de l'autre secteur, qualifié de façon positive ou négative. Des différences apparaissent entre les sexes, les âges, les dates d'arrivée et les confessions.

Un habitant de Ghobeïreh sur deux considèrait qu'il n'existait aucune différence entre les deux parties de Chiah, contre un habitant d'Aïn er Remané sur trois. Les Musulmans interrogés insistaient sur le "nécessaire gommage" de la ligne. En revanche, les trois quarts des femmes chrétiennes accentuaient l'altérité de Ghobeïreh, de sa population et de son ambiance.

Les habitants qui ont connu le fonctionnement mixte du quartier avant la guerre avançaient leurs relations d'amitié avec ceux d'en face, et affirmaient la commune identité de Chiah. Mais les deux cinquièmes des Chrétiens interrogés manifestaient la crainte et le rejet de "*l'autre*" musulman d'en face, 22 % des femmes et 30 % des hommes de l'Est déclaraient "*ne pas aimer*" ceux d'en face, tandis que moins de 3% des hommes de l'ouest tenaient de tels propos.

Les derniers venus avaient une convergence de vue sur leurs quartiers respectifs et véhiculaient le même cliché selon lequel "*le quartier est plus propre et mieux organisé*", aux dires du tiers des Chi'ites, alors que "*le quartier ouest est plus sale et désorganisé*", du point de vue d'un sixième des Chrétiens. Cette image n'était pas fondée sur une réalité concrète, même si la densité de population était légèrement supérieure à l'ouest. Le ramassage des ordures était aussi aléatoire à l'est qu'à l'ouest. Cette image est problématique pour ce qu'elle suggère des représentations réciproques des deux populations.

L'évocation de la saleté de l'"*autre*" et le rejet du "*non-civilisé*" par les Chrétiens leur servaient à exprimer un sentiment plus fondamental apparu dans les entretiens libres : celui d'avoir perdu la guerre. Les idéologies territoriales chrétiennes étaient marquées du sceau de la "légitimité" à rester dans son quartier où l'on se sent protégé. Le quartier d'en face était identifié au foyer Hezbollah qui se trouvait dans la partie ouest de Ghobeïreh et qui était marqué par de grands portraits peints de Khomeiny et des autres leaders du Parti du Dieu. Les habitants d'Aïn er Remané/Chiah manifestaient un comportement obsidional vis-à-vis d'une limite qu'ils traçaient eux-mêmes : la route de Saïda. Ils se plaçaient ainsi dans l'incapacité à participer à la citadinité beyrouthine fondée sur la réciprocité communautaire.

## Conclusion

La persistance de la ligne de démarcation pour les habitants de la banlieue sud de Beyrouth dépend des représentations faites de l'autre partie de la ville à laquelle rien ne les attache. Des populations aux mêmes caractéristiques socio-économiques, et dont les déplacements pour l'emploi et les relations sociales sont majoritairement cantonnés dans le secteur de l'agglomération habitée, ont des pratiques de la ville différentes selon leur sexe et leur confession. Les hommes sont plus mobiles que les femmes en dehors de la partie de la ville peuplée par leurs coreligionnaires. Les Chi'ites se rendent plus volontiers à Beyrouth que les Chrétiens ne le font vers l'ouest. La majorité élabore une même image injustifiée de leur quartier, perçu comme "propre" à l'est et "sale" à l'ouest.

En cette fin d'année 1999, les tensions communautaires qui ont présidé à l'éclatement de la ville se sont effacées et les espaces mixtes de Hamra, Raouché et Achraffié sont de nouveau fréquentés par l'ensemble des Beyrouthins. Mais la ségrégation confessionnelle affecte toujours le tissu urbain divisé en micro-territoires repliés sur leur identité mono-communautaire. Ce phénomène est d'autant plus tenace dans la banlieue sud qu'elle se trouve à l'écart des réseaux économiques et politiques de la ville, ce qui contribue au maintien des structures psychologiques héritées de la guerre. La ligne de démarcation y demeure une réalité décelable dans les pratiques quotidiennes, mais surtout les discours des habitants néo-urbains de Chiah. Les idéologies territoriales diffèrent avant tout selon l'ancienneté de la résidence dans le quartier, mais aussi selon le sexe et la confession. Les Chrétiens exprimant le sentiment d'avoir perdu la guerre se replient sur leur territoire "*légitime*".

Paradoxalement, bien que l'enjeu de la reconstruction soit d'offrir aux Libanais les lieux d'une refondation nationale, c'est-à-dire un centre et des espaces publics de mixité communautaire, les aménageurs continuent de figurer sur leurs plans la ligne de démarcation au niveau des rues de Damas et de Saïda, la dotant ainsi d'une réalité picturale, instructive sur la persistance de ce lieu dans les structures mentales des Beyrouthins.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABABSA M., 1994 : « *Persistence et perception de la ligne de démarcation de Beyrouth : d'une césure stratégique à une coupure vécue au quotidien. (Etude du quartier de Chiah en banlieue sud de la capitale libanaise)* », Mémoire de Maîtrise de Géographie, Université de Tours, 165 p. (non publié).
- BAILLY A.S., 1977 : *Perception de l'espace urbain.*, Thèse C.R.U. Paris, 1977, 800 p.
- BEYHUM N., 1991 : *Espaces éclatés, espaces dominé : étude de la recomposition des espaces centraux de Beyrouth de 1975 à 1990.* Thèse, Lyon II. 2 vol, 795 p.
- BEYHUM N., 1995 : "La guerre et l'espace à Beyrouth", in *Villes et Développement*, ISTED, n° 29, p. 6.
- BOURGEY A., 1985 : "La guerre et ses conséquences géographiques au Liban", *Annales de Géographie*, n°521, janvier-février 1985, pp. 1-37.
- DAVIE M.F., 1991 : *Demarcation Lines in Contemporary Beirut*, Second International Boundary Research Unit Conference, University of Durham.
- DEBARBIEUX B., 1992 : "Imagination et imaginaire géographiques", in BAILLY, 1992, *Encyclopédie de Géographie*, pp. 893-906.
- DI MEO G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 317 p.
- DI MEO G., 1996 : *Les territoires du quotidien*, l'Harmattan, Paris, 207 p.
- GILBERT A., 1986 : "L'idéologie spatiale : conceptualisation, mise en forme et portée pour la géographie", in *L'Espace Géographique*, n° 1, pp. 57-66.
- Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Ile-de-France, 1993, *Diagnostic et partis d'aménagements, schéma d'aménagement de la reconstruction sur l'ancienne ligne des combats de Beyrouth*, 74 p.
- PICAUDOU N., 1989 : *La déchirure libanaise*, Complexe, Bruxelles, 274 p.
- RONCAYOLO M., 1990 : *La ville et ses territoires*, Folio Essais, Paris, 279 p.
- TABET J., 1986 "Beyrouth et la guerre urbaine : la ville et le vide", in *Peuples Méditerranéens* n°37, pp.41-49.